

Claude Jasmin : de la ferveur à l'inquiétude

Suzanne Lamy

Volume 4, Number 1, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/600242ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/600242ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)

1918-5499 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamy, S. (1971). Claude Jasmin : de la ferveur à l'inquiétude. *Voix et images du pays*, 4(1), 115–132. <https://doi.org/10.7202/600242ar>

CLAUDE JASMIN : DE LA FERVEUR À L'INQUIÉTUDE

Aucune œuvre dans la littérature du Québec ne témoigne mieux que celle de Jasmin d'une volonté d'exister, d'un besoin d'expression aussi intenses, aussi virulents. La portée et les limites de cette affirmation de soi apparaissent nettement si l'on suit la trajectoire de son œuvre qui, en une dizaine d'années, a mené Jasmin, à travers cinq romans et un essai poétique, de *Et puis tout est silence à Rimbaud, mon beau salaud!* *. Itinéraire significatif parce qu'il rend compte de la vigueur du romancier, des rapports qu'il entretient avec le monde et avec lui-même. Sur cette aventure littéraire, se dessinent aussi les difficultés de la création éprouvées par le romancier et s'inscrit en filigrane l'ensemble de relations inéluctables qui lient l'expression à la forme de cette expression.

Parallèlement à son œuvre d'écrivain, Jasmin n'a cessé depuis une dizaine d'années de se prononcer sur les problèmes culturels, littéraires, artistiques, quelquefois sociaux et politiques. Aujourd'hui, Jasmin est aussi connu pour cet engagement constant que pour ses romans. La nature même de ses interventions nous renseigne sur l'homme et nous fournit des clés pour son œuvre.

* Claude Jasmin a également publié un recueil de nouvelles, *les Cœurs empaillés*, aux Editions Parti pris, en 1967. Il a écrit cinq téléthéâtres pour Radio-Canada. En 1960, le Prix du Cercle du Livre de France lui a été accordé pour *la Corde au cou* et, en 1964, il a obtenu le Prix France-Québec. Décorateur à Radio-Canada depuis 1956, Claude Jasmin a été pendant une dizaine d'années, journaliste et critique d'art, à *la Presse*, à *Sept-Jours*, à *Québec-Presses*. Notre étude ne porte que sur les cinq romans de Jasmin et sur l'essai poétique *Rimbaud, mon beau salaud!*

Jasmin est le type d'écrivain qui se jette dans la mêlée et qui s'y plaît. Le verbe haut, le vocabulaire coloré, il ne ménage ni ses saillies, ni ses coups d'épingle. Il se veut polémiste, pamphlétaire, interlocuteur mordant. Écoutons-le : « Moi j'aime la chicane, le dialogue. Je suis un homme à querelles. Alors la critique, la polémique, j'adore ça¹. »

Aucun autre écrivain ne se manifeste aussi souvent dans des interviews à la radio ou à la télévision, dans les lettres ouvertes aux journaux. Pas un colloque d'écrivains ou de critiques, pas de table ronde où Jasmin ne soit invité et ne participe activement. Il ne propose ses réflexions que poussé par l'actualité ou les circonstances. Livré à sa spontanéité, il se laisse aller aux boutades, aux insolences, aux gamineries. Il s'attire des réponses acerbes, prenant plaisir à déranger, à susciter et à faire rebondir la discussion. Ses bonheurs d'expression ne font pas toujours oublier l'absence de rigueur, les propos faciles du genre : « Je ne sais plus que dire² ». Emporté par son impétuosité, assez souvent, Claude Jasmin se révèle écrivain négligent. Son désir de provocation nuit à nombre de ses assertions. Aussi son confrère Hubert Aquin s'exclame-t-il : « Jasmin, hélas, il bâcle tout³ ! »

Pourtant si Jasmin est un écrivain et un critique controversé, on craint ses sarcasmes, on apprécie son dynamisme. Qu'il s'agisse des « Rencontres des écrivains québécois » organisées par la revue *Liberté*, d'un film comme *Bozarts* ou du « *teach-in* » sur la sexualité organisé en mars 1970 à l'Université de Montréal, Jasmin est là. Il taquine, houspille. Au-delà d'une dialectique souffreteuse, d'une logique quelquefois déficiente, la pensée de Claude Jasmin, toute en étincelles, en traits pétillants et en court-circuits, éblouit par à-coups et repousse dans l'ombre les raisonnements plus sûrs et plus besogneux d'autres écrivains.

Animé d'une jeunesse d'esprit enviable, Jasmin est toujours prêt à reposer les problèmes fondamentaux, à tout reprendre à zéro. Sa disponibilité, jointe à un appétit solide pour la vie et à une ardeur batailleuse, son visage inquiet où éclate souvent un rire généreux, son exhibitionnisme teinté de candeur font que Jasmin est devenu, dans le monde des arts et des lettres du Québec, un personnage.

1. Claude Jasmin, « le Rôle de la critique pour Claude Jasmin », *le Devoir*, 30 octobre 1965.

2. Claude Jasmin, *le Devoir*, 31 octobre 1967.

3. Jacques Folch, « Entretiens avec deux romanciers » (Hubert Aquin), *Liberté*, « Roman 1960-1965 », vol. 7, n° 6, novembre-décembre 1965, p. 506.

En publiant son premier roman, *Et puis tout est silence*⁴, Jasmin a livré avec naïveté et quelque gaucherie, le récit d'une adolescence ardente et désordonnée, passée dans les cours et les ruelles autour du parc Jarry. Rien de très original dans cette initiative. Mais Jasmin est le premier écrivain ici à avoir donné une voix à la jeunesse, une présence à l'odeur des bagarres et des courses folles mêlées de sensualité et de cris. En dépit des longueurs et des maladresses, le livre retient parce que l'appartenance à un quartier de Montréal, à un milieu dégradé dans sa parole et dans sa chair, est rachetée par les rêves naïfs et insensés, par un goût sauvage pour toutes les turbulences. Dès 1959, Jasmin est imprégné de façon indélébile du besoin d'expression qui sera caractéristique de la génération actuelle. La passion d'être témoin et ferment de son temps habite à tel point Jasmin que le courant parvient à passer et à forcer l'écriture.

Coup sur coup, il fait paraître deux autres romans, *la Corde au cou*⁵, monologue intérieur touffu et foisonnant comme le flux d'un état préconscient, et, en 1961, *Délivrez-nous du mal*⁶. La fraîcheur de la première adolescence a fait place à des personnages liés par autant d'empêchements extérieurs qu'intérieurs, êtres ballottés qui vivent dans la confusion, parfois au bord de la folie. Mais ces personnages se débattent dans l'ombre avec suffisamment d'acharnement pour que le récit soit constamment sauvé par la vision impressionniste et par le rythme trépidant jusqu'à l'hallucination.

En 1961, Jasmin s'est fait une place dans le monde des lettres du Québec. Les déficiences sur le plan de l'écriture n'en ont pas moins frappé les critiques. Tout en reconnaissant à Jasmin un tempérament de romancier et en choisissant son « aventure romanesque⁷ » comme sujet de l'une de ses conférences, Gilles Marcotte constate avec une franche sévérité à propos du premier roman :

Sa connaissance de la langue française est rudimentaire, comme sa culture. On ne compte plus dans ce roman, les phrases bancales, les bonnes et simples fautes de grammaire, les confusions de sens⁸.

4. Claude Jasmin, *Et puis tout est silence*, Montréal, Ecrits du Canada français, n° 7, 1959.

5. Claude Jasmin, *la Corde au cou*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960 ; Paris, Editions Robert Laffont, 1961.

6. Claude Jasmin, *Délivrez-nous du mal*, Montréal, Editions A la page, 1961.

7. Gilles Marcotte, *l'Aventure romanesque de Claude Jasmin*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Conférences J.-A. de Sève », 1965.

8. Gilles Marcotte, « l'Aventure romanesque de Claude Jasmin », *op. cit.*, p. 22.

Il suffit de relire le roman de Jasmin pour se rendre compte que Gilles Marcotte n'exagère pas. On peut par ailleurs se demander si le système d'édition qui prévalait au Québec, à l'époque où ont paru les premiers romans de Jasmin, n'était pas aussi fautif que Jasmin lui-même. Il aurait suffi qu'un lecteur sûr de sa langue ait corrigé le manuscrit pour que les fautes disparaissent. Une correction intelligente et le tour aurait été joué. Jamais personne n'aurait su que la syntaxe de Jasmin pouvait être « bancale ». Quel était l'état de la langue du manuscrit de *Papillon*? Jasmin se plaint d'ailleurs de cette lacune dans l'édition :

Ici, nous n'avons pas de vrais éditeurs, des amis, des amoureux des lettres, des conseillers prudents et éclairés (oh ! cette plaie des conseils faciles et superflus !) ⁹

Les aurait-il eus, ces « vrais éditeurs », les aurait-il écoutés? Aurait-il su les reconnaître pour tels?

Telles quelles, les remarques de certains critiques et celles de Gilles Marcotte en particulier n'en ont pas moins eu, semble-t-il, des répercussions sensibles sur l'œuvre de Jasmin, même si elles ont été compensées par des critiques élogieuses comme celle du Frère Lockquell ¹⁰.

Jasmin en sera-t-il pour autant un écrivain condamné au silence? Continuera-t-il à étaler des fautes de grammaire? Tout sera-t-il dit sur cette tentative d'écriture? Abandonnera-t-il la littérature comme Delahaye, se réfugiera-t-il dans une solitude blessée comme Laberge? Les jugements de Marcotte ont été sûrement une blessure cuisante pour lui. Ils l'ont peut-être amené à se raidir dans certaines options, mais ils l'ont peut-être poussé à cerner de plus près les problèmes d'écriture, puisque jusque-là, l'expérience seule a pu nourrir sa réflexion critique. Jasmin reconnaît qu'« on a beau crâner, ça influence, la critique ¹¹ ! »

Après ces trois romans qui constituent la première étape dans l'œuvre de Jasmin, apparaît en 1964, un roman de facture assez différente : *Ethel et le terroriste* ¹². Tout le récit se présente comme un scénario, sous la forme de

9. Claude Jasmin, « Témoignages des romanciers canadiens-français. Evolution, témoignages, bibliographie », *Archives des lettres canadiennes-françaises*, Université d'Ottawa, tome III. Montréal et Paris, Editions Fides, 1964, p. 355.

10. Clément Lockquell, « la Ville innombrable dans les romans de Claude Jasmin », *la Presse*, 1965, repris dans Gilles Marcotte, *Présence de la critique*, Montréal, HMH, 1966.

11. Claude Jasmin, *le Devoir*, 30 octobre 1965.

12. Claude Jasmin, *Ethel et le terroriste*, Montréal, Editions Déom, 1964.

découpages prévus par l'écrivain de séquences préparées pour le tournage. Jasmin juxtapose avec une apparence désinvolte des instantanés puisés çà et là, sans recherche systématique des réalités les plus noires, sans crudité non plus. Prises de vues exactes, effectuées d'une touche candide, par un esprit éveillé et curieux, qui choisit dans ce que la réalité lui offre. Cette utilisation sans fard de matériaux bruts, Gilles Marcotte l'a reprochée à Jasmin : « Jasmin pille les autres, il se pille lui-même ¹³ », dit-il. N'est-ce pas plutôt le fait d'une conscience moderne habituée du cinéma-vérité, des récits de sociologues du genre des *Enfants de Sánchez* ¹⁴ ou de reportages à la Truman Capote ? La matière, dans *Ethel et le terroriste*, est emportée dans un rythme syncopé qui fait de ce récit, de cette fuite vers New York et de cette errance dans la ville, un voyage sans répit, précipité et angoissant. Ici matière et forme coïncident. Aussi la langue est-elle très près de la langue parlée par l'abondance des exclamations, des formes impératives. Le langage est haché comme le dialogue quotidien, brusque et saccadé comme celui des adolescents. Pas de liens logiques entre les phrases, une syntaxe réduite au minimum. Des séries de notations brèves, jaillies directement de l'écrivain et qui font de lui, l'équivalent littéraire des peintres de l'« action-painting » qui retrouvent l'impulsion, l'élan vital et veulent dans un rejet de la culture traditionnelle, saisir le geste premier du créateur, celui de l'enfant ou du vagabond qui trace des graffiti sur le mur. Écrivant très vite, Jasmin possède un rythme actuel, établit des rapports directs avec le monde de l'ouïe et des kinesthésies. Son écriture se veut récupération de la voix, orientation vers l'auditif, le tactile, désaccord avec le niveau uniquement mental de l'écriture habituelle. Pas d'harmonie imitative chez lui, mais une écriture qui est parole, rythme. D'ailleurs nous-même, lorsque nous citons des propos de Jasmin, nous écrivons spontanément : « Écoutons-le » et non « lisons-le » ! Impression qui se trouve justifiée par cette réflexion de Jasmin : « Une fois l'histoire trouvée, la composition devient rythme ¹⁵. »

Réussite du rythme qui permet à Jasmin d'échapper à la syntaxe. Aux prises avec cette gageure que constitue pour lui l'écriture, Jasmin l'emporte ici. Il l'emporte d'autant mieux que l'exploitation de nouveaux thèmes sous-tend le rythme, lui donne son sens. La réalité collective fascine Jasmin aussi possédé du besoin d'écrire que passionné pour le Québec d'aujourd'hui et de demain.

13. Gilles Marcotte, « l'Aventure romanesque de Claude Jasmin », *op. cit.*, p. 10.

14. Oscar Lewis, *les Enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard, 1963.

15. Claude Jasmin, « Témoignages des romanciers canadiens-français », *op. cit.*, p. 357.

Son engagement politique est net, sans détour. Le dilemme qui s'impose à chaque Québécois, il l'expose en ces termes : « devenir un patriote québécois », ou bien être « assimilé » pour « le camp de l'étranger, demain le camp de l'ennemi ¹⁶. »

Aussi l'aventure littéraire de Jasmin se définit-elle par une constante : la présence inconditionnée à son temps et à son milieu. Habité d'une véritable foi sociale, il prend parti pour ceux qui forment le grand public et qu'il cherche à ébranler, à aider dans leur affranchissement. Il veut hâter la libération d'idéologies aliénantes. La société le passionne. Ses objectifs littéraires ne sont pas très éloignés de ceux des écrivains naturalistes de la fin du XIX^e siècle français, quand il déclare : « Je voudrais prendre les mesures de notre société, en éclairer tous les recoins. C'est le rêve de tout romancier, rien d'original ¹⁷. » Jasmin ne fera pas de longues descriptions de milieux. Par *flashes*, il concilie dans *Ethel et le terroriste*, « le désir de témoigner d'une certaine réalité » et « le désir de se décharger d'une envie de violence ¹⁸ ». Resté attaché à son enfance, à ses rêves de jeunesse, Jasmin parle, avec toute son affectivité, toute son émotivité pour ceux qui, jusqu'aux écrivains de *Parti pris*, n'ont pas eu la parole. À situation de minoritaire, littérature de minoritaire. Conscience politique et conscience esthétique ne font qu'un :

Nous sommes les pédérastes, les valets, les troubadours latins, à petits gages, les fous-du-palais de l'autre nation... Et tout à l'heure, nous écoutions Marcotte affirmer : « Le roman n'est pas à conserver, mais à inventer ». Et si tout allait de soi ? Si ces deux problèmes allaient de pair ? Je pose la question ¹⁹.

Jasmin est le premier écrivain à faire entrer, de manière délibérée, la révolte dans la littérature québécoise. Il capte les remous de la période 1963-1966, mettant en scène les éléments représentatifs d'une dé-structuration en train de s'accomplir, ce qui implique le rejet des vieilles structures et la recherche difficile de nouvelles valeurs. Du terroriste, Jasmin fait le héros de son roman, héros qui ressemble comme un frère aux jeunes gens qui ont posé des bombes il y a quelques années.

16. Claude Jasmin, *le Devoir*, 16 octobre 1966.

17. Pierre Villon, « Entretiens avec deux romanciers » (Claude Jasmin), *op. cit.*, p. 501.

18. *Ibid.*, p. 499.

19. Claude Jasmin, « Commentaires », *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 198.

Après ce roman, de nombreuses œuvres du Québec auront pour personnages des enfants ou des adolescents. Plus que les adolescents des autres romans, Paul et Ethel sont impliqués dans une réalité immédiate et par eux une révision des valeurs est enfin présente dans le roman québécois. D'ailleurs la libération souhaitée et voulue par Paul n'est pas différente de la libération entreprise sur le plan de l'amour. Juive, Ethel n'appartient pas au milieu québécois. Elle est doublement étrangère, par la race et par la religion. L'amour avec Ethel devra donc être vécu hors des normes. La remise en question amorcée sur le plan personnel est interdépendante de la libération entreprise sur le plan collectif : elle est aussi compromise, aussi menacée. Une libération des tabous sexuels intervient tout de même. L'amour physique est vécu au rythme même du désir, scandé par des interjections brûlantes. L'angoisse, la culpabilité ne sont pas absents mais des étincelles fusent dans la façon de vivre l'amour :

Encore une fois, soudain [Ethel] se met à remuer, à râler gentiment, à ouvrir les jambes et à s'accrocher à mon corps pour cette fatidique chevauchée, ces secousses, ces courses effrénées, ce galop, ce trot, ces arrêts. Ses yeux qui me fixent, qui me sourient, qui m'appellent, qui me caressent, qui me supplient de continuer et qui, alors, se referment pour je ne sais jamais quel songe fabuleux, quel rêve inaccessible, quel mirage de conte de fée, quelle plage souhaitée. [...] Et c'était bon, chaque fois, bon à en crever²⁰.

Dans *Pleure pas, Germaine*²¹, l'amour est aussi présent, cette fois sous la forme de la tendresse éprouvée par Gilles pour sa femme, et par l'amitié protectrice de Germaine pour son mari, affections où se mêlent le désir resté vivace, la complicité tissée par la vie vécue au jour le jour, les liens resserrés par la présence des enfants. Sentiments peu exploités au Québec jusqu'à Jasmin. Les enfants ne disparaissent pas dans l'anonymat, celui des petites A d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* par exemple. Ils ne sont que des enfants, non des adolescents belliqueux à conscience d'adultes comme chez Ducharme.

Par cet embryon de tendresse avouée, reconnue comme telle, les relations que les héros, Paul et Gilles, entretiennent avec le monde s'en trouvent changées. Si ces héros se définissent surtout par des situations existentielles, si Paul est écrasé et étourdi par sa propre action, il n'en reste pas moins que, d'une part, Gilles s'unit plus qu'aucun autre héros de roman à sa femme et l'aime comme personne et que, d'autre part, Paul cherche à transformer le monde, de façon

20. Claude Jasmin, *Ethel et le terroriste*, p. 57.

21. Claude Jasmin, *Pleure pas, Germaine*, Montréal, Editions Parti pris, 1966.

désordonnée et brutale assurément. Ces relations au monde indiquent un changement dans le comportement et dans la vision du monde. Que sont les gratte-ciel pour Jasmin ? « Des cierges de béton et de verre ²² », le Guggenheim, « ce musée en boule ²³ » ; des pistes d'atterrissage la nuit, il dit : « C'est le ciel à l'envers ²⁴. » L'écrivain ose imposer son ordre au monde, celui d'un jeune Québécois qui exprime le nouveau par ce qu'il connaît, à travers sa réalité.

Avec Paul et Gilles, apparaissent donc des consciences qui vont vers une participation et non vers un repli. Toute une récupération du monde de la nature et des objets a lieu chez Jasmin. Dans *Pleure pas, Germaine*, la mer est découverte, aimée, dans un émerveillement tout neuf :

Albert fait le faraud, fait des efforts pour se saucer, mais recule à chaque vague. L'eau est basse. Les petits courent sur les bancs de sable. Le vent est bon, y vient du large, y goûte bon. Les enfants ont le sourire au bec ²⁵.

Rien d'extraordinaire dans ces lignes. Et pourtant comme elles sont rares les effusions de joie, de bonheur simple dans le roman québécois ! De la même façon, Paul et Ethel jouent librement avec les objets bizarres amassés chez la tante antiquaire de New York. Par le biais des objets, on devine une attitude franche et joyeuse, sans égard pour l'histoire et les frontières, et qui traduit la vraie possession. Récupération toute débordante de vitalité qui tranche sur le roman québécois où les personnages semblent vivre généralement dans un *no man's land*.

Autour des héros, la grande ville, avec ses quartiers multiples. Dans *Ethel et le terroriste*, la surimpression d'images colorées, l'enregistrement des bruits et des reflets, composent pour la découverte de New York, une cacophonie lumineuse et kaleidoscopique. La phrase est découpée, selon la cadence brouillonne des adolescents qui vivent beaucoup dehors :

Dehors, sur Broadway, une petite chanson idiote clame sa mélopée de vitrine en vitrine, de boutique en boutique à disques. Les couleurs des néons circulent au-dessus de nos têtes. Il y a des femmes de toutes sortes. Ethel s'amuse à les définir au passage, par ordre zoologique... ²⁶

22. Claude Jasmin, *Ethel et le terroriste*, p. 69.

23. *Ibid.*, p. 69.

24. *Ibid.*, p. 77.

25. Claude Jasmin, *Pleure pas, Germaine*, p. 75.

26. Claude Jasmin, *Ethel et le terroriste*, p. 92.

Une sève turbulente irrigue le récit ; Paul et Ethel peu compliqués, fragiles et agressifs, silhouettes plutôt que personnages de roman, accrochent par leur populisme tendre. Leur vocabulaire ne peut être que celui du quotidien et les images qui les accompagnent ne peuvent être que simples, rapides, emportées aussitôt nées par l'agitation fébrile qui est le lot de ces jeunes gens en rupture de ban avec la société. Si miséreuse que soit cette réalité dans laquelle ils se débattent, elle se trouve toujours chez Jasmin éclairée d'un rayon de fraîcheur, insérée dans une réponse positive donnée à la vie. « J'aime la vie »²⁷, dit Jasmin. N'est-ce pas une exception dans les lettres québécoises où l'on excelle surtout à déchirer, à noircir ?

Comme un sismographe, Jasmin enregistre les secousses des forces vives de la société. Aussi, entre 1963 et 1965, n'a-t-il pu rester indifférent à la parution de plusieurs romans écrits en « joual » comme *Le cabochon* ou *Le cassé*, qui, plutôt mal accueillis mais nécessaires, ont occasionné un certain remous dans le milieu culturel qui accepte mal à ce moment-là, cette mise à nu d'une langue abâtardie. Jasmin a donc écrit son roman en « joual », mâtiné d'argot de Radio-Canada, *Pleure pas, Germaine*. En dépit de la somme de mésaventures et d'échecs largement distribués tout au long du récit, le ton reste allègre et pimpant. Un recueil de nouvelles, *Les cœurs empaillés*, écrit sur le même mode, n'ajoute rien à l'œuvre existante. Rapidement, Jasmin abandonne à d'autres, à Yvon Deschamps, à Michel Tremblay, plus sombres dans la dérision, le soin d'exploiter encore ce langage médiocre mais vivant.

En 1966, Jasmin est un écrivain connu, apprécié, toujours discuté. Avec *Ethel et le terroriste*, il a échappé aux impératifs de la grammaire et dans *Pleure pas, Germaine*, « le joual » a permis toutes les licences. Les deux récits ont pris la forme du voyage et de la fuite, ce qui simplifie la composition et sert la fièvre angoissée qui habite les héros. Pour ce dernier roman, *Pleure pas, Germaine*, Gilles Marcotte n'a pas été très tendre, s'amusant même dans sa critique à pasticher Jasmin. Mais reconnaissons qu'à côté du « joual » de Jasmin, l'essai « joualisant » de Marcotte était terne, sans efficacité ! (Si l'on s'en tient ici uniquement au point de vue de Gilles Marcotte, c'est que dans le contexte québécois celui-ci peut être considéré comme un baromètre fidèle du climat critique.)

Après ces cinq romans, mûri par la réflexion qu'il a faite à posteriori sur son œuvre et par l'accueil que les critiques et le public ont réservé à ses

27. Claude Jasmin, « Témoignages des romanciers canadiens-français », *op. cit.*, p. 356.

romans, Jasmin n'est plus l'écrivain naïf, au sens où l'on parle de peintre naïf, qu'il était en 1959. Écrivain autodidacte, issu d'un milieu modeste, Jasmin est devenu très conscient de l'existence de tous les jalons du circuit littéraire : l'écrivain, l'œuvre, les mass-media, la critique, le public qui le lit, le public qui lui fournit la matière de ses livres. Il sait que la communication culture-public passe par la radio et surtout par la télévision. Aussi reconnaît-il la puissance de ce moyen d'information et l'utilise-t-il chaque fois qu'il en a la possibilité. L'importance qu'il reconnaît à la télévision lui donne l'occasion de fustiger ceux qui s'isolent « sur une petite planète entre abominables gens de lettres ²⁸ ». Comme tout représentant d'une nouvelle classe sociale prête à tout remettre en question des structures en place, Jasmin bouscule les intellectuels. Il entoure d'une même suspicion et d'une même curiosité les critiques de profession et les théories esthétiques : « L'intelligentia m'attire et me rend agressif... En général, j'aime bien l'assommer et la caresser alternativement. Mais impossible de me passer d'elle ²⁹. »

De cette agressivité nous trouvons aisément l'explication dans le fait que Jasmin a ressenti assez durement ses propres lacunes, qu'il tend à mépriser ce qu'il ne peut pas tout à fait posséder et aussi qu'il a pris conscience de sa vigueur : « La critique me colle au train, les confrères me méprisent, j'écris quand même ³⁰. »

Quoi qu'il en dise, Jasmin fait partie des intellectuels. Parmi eux, il se sent un peu différent, se comporte en pur-sang rétif et piaffant, adopte une attitude crâneuse. Sur le plan des critères esthétiques, nous touchons chez Jasmin à la même ambivalence :

La beauté a été tellement longtemps l'histoire de l'art et, plus récemment, avec l'art abstrait, la *gang* à Pellan ou la *gang* à Borduas et puis, bien sûr, en Europe, avec tous les ismes... La beauté a été tellement longtemps une question de mode, de vogue, de tendance que c'est devenu en tout cas pour moi un mot qui m'énerve énormément ³¹.

Jasmin n'a sûrement pas tort de souligner que l'histoire de l'art, comme l'histoire littéraire, a souvent remplacé une compréhension véritable de l'art et

28. Claude Jasmin, « la Mort de l'écrivain maudit, quelques interventions », vol. 11, nos 3 et 4, mai-juin, juillet 1969, *Liberté*, p. 36.

29. Pierre Villon, « Entretiens avec deux romanciers » (Claude Jasmin), *op. cit.*, p. 502.

30. *Ibid.*, p. 499.

31. Claude Jasmin, « la Mort de l'écrivain maudit, quelques interventions », *op. cit.*, p. 40.

que la manie de classer, d'étiqueter a autant éloigné de l'art qu'elle en a rapproché. Il n'en reste pas moins que sur les problèmes d'esthétique, Jasmin n'est pas en terrain sûr. Il reconnaît que l'écrivain n'échappe pas à l'esthétique. Mais il se refuse à l'accepter pleinement. On comprend mal qu'il place Borduas et les automatistes parmi ceux qui ont mal compris la spécificité et le sens de la création artistique, alors que Borduas a voulu « déboulonner » l'académisme en peinture au Québec, qui avait partie liée avec la société du temps, peureuse et conservatrice. Si c'est grâce au surréalisme que s'est faite en partie cette libération, à un « isme » comme dit Jasmin, tant mieux ou tant pis. Elle était vitale pour les arts et pour l'évolution de la pensée au Québec. Et Jasmin ne souhaite-t-il pas lui-même l'évolution des formes du roman ?

Je crois qu'il est important de changer, de bousculer les formes conservatrices du roman : l'exposition, le nœud et le dénouement. Je lis les avant-gardistes. Ils sont un précieux laboratoire d'idées. Je les assimile. Ils ne font pas de bons romans, mais ils font mieux et plus. Ils fournissent des moyens de dépasser les formes habituelles du récit romanesque ³².

C'est là un exemple du flottement qui existe dans la pensée de Jasmin. De 1964, époque où il reconnaît la validité du renouvellement formel dans le roman, à 1969, époque où il confond presque « histoire de l'art » et « gang » à Borduas, on a du mal à trouver le fil conducteur; la pensée de Jasmin reste confuse, tiraillée entre des tendances qu'il n'arrive pas à canaliser. Engagement et esthétique ne sont pas encore parvenus chez lui à une médiation. Cet écartèlement est l'apanage de la plupart des écrivains et des artistes actuels. Mais comment Jasmin peut-il réduire et dépasser ce clivage en vue de l'œuvre prochaine ?

Misant sur la spontanéité, sur l'instinct, qualités qu'il revendique et qu'il refuse aux « fins lettrés ³³ », Jasmin n'est pas celui qui travaille sur l'œuvre écrite. Rien ne lui est plus antithétique que l'artisan qui perfectionne son travail. Il se vante d'avoir écrit la majeure partie de *Ethel et le terroriste*, en deux fins de semaine. Jasmin provoque alors ceux qui croient au travail sur le texte. En fait, on sait bien que l'œuvre de Jasmin, comme celle des autres écrivains, est un fruit venu à maturité, mais qui a été longtemps porté

32. Claude Jasmin, « Témoignages des romanciers canadiens-français », *op. cit.*, p. 358.

33. Claude Jasmin « Commentaires », *Littérature et société canadiennes-françaises*, p. 194.

et nourri dans la conscience et l'affectivité de l'écrivain. Le roman de Jasmin ne diffère en rien de l'image spontanée qui s'impose au poète, du trait impulsif du peintre gestuel ou de la variation originale du musicien de jazz. La rapidité de l'exécution et l'improvisation ne sont que des caractéristiques de certaines expressions d'art ; elles ne sont en aucun cas des critères de valeur esthétique. Que la venue au monde soit difficile ou rapide, elle éclaire le phénomène de la création pour un écrivain donné, pas davantage.

Mais on voit par là que les problèmes de création préoccupent Jasmin. Reconnaissant par ailleurs que l'art est forme, il n'est pas très éloigné des assertions des structuralistes quand il définit le livre, comme un « code », un « recueil de signes ³⁴ ». Entre cette reconnaissance de la spécificité de l'œuvre littéraire et son intérêt pour ceux qui n'ont encore qu'un accès limité à la culture, Jasmin est en équilibre instable, menacé dans ses deux points d'appui, entre ceux qui le lisent mais le malmènent et ceux qu'il veut représenter mais qui ne le lisent pas. Logiquement Jasmin refuse d'être de l'*establishment* de la culture.

En 1968, même s'il sait mieux *qui* il est, Jasmin est-il bien armé pour son prochain livre ? Si l'on s'interroge sur la genèse de *Rimbaud, mon beau salaud !* ³⁵, sans doute faut-il se rappeler la curiosité toujours en éveil de Jasmin pour l'actualité et se reporter par conséquent à la production contemporaine des romanciers québécois de 1960 à 1968. Pendant cette période, la production littéraire du Québec a pris un tournant décisif, avec la parution des romans de Blais, Ducharme, Aquin, Godbout. Ces réussites n'ont pu que stimuler les écrivains du Québec. Déjà, en 1964, Jasmin notait :

Voici ma liste de romanciers (bons et mauvais) lus avec avidité : [...] presque tous les auteurs du Québec, ces derniers avec une saine curiosité et parce qu'il importe de les lire. Ce sont eux finalement qui m'aident à m'identifier, à me trouver ³⁶.

Ces lectures ont pesé sûrement sur la forme adoptée par Jasmin dans son dernier livre. Prose mythique de Blais, lyrisme débordant de Ducharme témoignent contre le roman réaliste et opèrent à un niveau symbolique. Avec *Rimbaud, mon beau salaud !*, Jasmin donne une œuvre dénuée de toute affa-

34. Claude Jasmin, « La part de l'enseignement de la littérature dans l'acquisition d'une culture littéraire », *Liberté*, vol. 10, n° 3, 1968, p. 157.

35. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud !*, Montréal, Editions du Jour, 1969.

36. Claude Jasmin, « Témoignages des romanciers canadiens-français », *op. cit.*, p. 354.

bulation, puisque le « je » n'est plus déguisé, mais l'autobiographie est écrite sur le mode poétique et directement inspirée de *Une saison en enfer*. Pour faire le point sur son œuvre, Jasmin n'a plus besoin de romancer, les livres qu'il a publiés étant la caution qui lui permettent de livrer telle quelle son expérience. En se reportant au premier livre de Jasmin, *Et puis tout est silence*, et en le comparant à son dernier livre, on peut mesurer en quoi l'expérience de la création et la réflexion critique ont nourri l'écrivain. Retrouverons-nous, intacte, la ferveur première ?

Le destin de Rimbaud, considéré comme exemplaire, va stimuler Jasmin, l'aider à se définir. Comme Rimbaud, Jasmin a ressenti l'étroitesse d'une éducation conventionnelle, le dégoût de la religion mal vécue. Il profite d'une parenté lointaine pour établir un parallélisme entre les deux adolescences. Il y a des ressemblances. Mot à mot, Jasmin reprend : « J'étais de race inférieure », et ajoute : « Mon père était bigot et superstitieux ³⁷ ».

Comme Rimbaud, Jasmin attaque les faux-intellectuels, les bourgeois ou leurs fils :

Maintenant, on voit naître des hordes de gamins de nantis, ils prennent tout éloge de la paresse en idolâtrie, ont les cheveux longs qui agaçaient tant les paysans ardennais ; ils jouent sur des guitares, ils font des rêves et fuient en tous sens ... ³⁸.

Très vite Jasmin se place à l'égard de Rimbaud dans une situation d'inférieur. D'abord par l'éducation reçue. Ce n'est pas que Rimbaud ait été le moins satisfait de celle qu'il a reçue, mais Jasmin note : « Ici, pas beaucoup de latin, peu d'Izambard pour nous initier ³⁹. »

Pour Jasmin, les chances n'ont pas été égales au départ. Il éprouve le regret d'avoir reçu une instruction cahoteuse et n'oublie pas qu'il a passé à côté de l'enseignement de Borduas à l'École du Meuble. Si Rimbaud lit le livre par excellence, la Bible, Jasmin écrit sèchement : « Ici, les catéchismes sont innombrables quand on a sept ans ⁴⁰. »

Il s'adresse à Rimbaud dans la première partie du livre, comme à un frère aîné, à un guide de qui il attend aide et lumière. C'est dire combien la situation de minoritaire qui était celle de tous ses personnages, le constitue

37. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud !*, p. 37.

38. *Ibid.*, p. 70.

39. *Ibid.*, p. 7.

40. *Ibid.*, p. 8.

fondamentalement. Personnages de ses romans et romancier ne font qu'un, comme au temps du premier livre.

Mais si Jasmin se définit ainsi par rapport à Rimbaud, ce n'est pas pour épouser, point par point, son destin. Il use de Rimbaud comme d'un tremplin pour mesurer sa volonté et ses forces, même s'il se juge dans une situation plus défavorable. Il poursuit, comme Rimbaud, la même recherche de « vérité », mot qui revient à plusieurs reprises dans *Une saison en enfer*. Jasmin se dissocie de Rimbaud au moment où Rimbaud abandonne la poésie, crache sur elle pour aller vers des richesses plus terrestres. Jasmin vomit ceux qui se laissent endormir par l'usure des jours et reconnaît pour siens, « quelques éveilleurs anonymes qui encouragent les candides à plume. Poètes-de-collège, je vous salue et vous encourage...⁴¹ »

À l'encontre de Rimbaud qui ne juge plus les livres que « bons à cacher les lèpres des vieux murs⁴² », Jasmin refuse cette conversion et clame : « Il me faut dresser un grand filet sonore, des haut-parleurs satellites diffuseront chansons de vous, poètes⁴³ ! »

Pour Jasmin, il ne s'agit pas de fuir la réalité. Il ne faut pas accepter non plus de vivre au rabais, soit en s'isolant parmi les intellectuels, soit en leur abandonnant l'expression. Cet ordre qu'il cherche, quel est-il sinon celui de la réconciliation de la culture et de la vie collective, combat à mener sur tous les plans et non seulement sur celui de la culture qui risque de n'être qu'évasion de la réalité ou compensation à l'impuissance. L'attitude de Jasmin est claire :

Nous avons maintenant un pays à faire naître, nous sommes engagés, par milliers, dans un combat de la résistance et de la libération. Nous allons bientôt — j'y crois — reprendre en mains notre destinée collective de Québécois⁴⁴.

Confronté au problème culture-société, Jasmin opte pour ce qu'il croit le plus urgent, le plus immédiat : l'avenir du Québec. Il continuera à écrire : « Je ne cesserai plus d'écrire dans journaux et revues. Je sais qu'il s'agit d'un virus intraitable⁴⁵. »

41. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud!*, p. 67.

42. *Ibid.*, p. 84.

43. *Ibid.*, p. 85.

44. *Ibid.*, p. 140.

45. *Ibid.*, p. 140.

Telle qu'il l'a exploitée, la création romanesque est reléguée dans le passé : « Adieu souvenirs, Adieu fiction ⁴⁶. »

Cet abandon du roman réaliste, dû à la recherche toujours plus exigeante d'efficacité, coïncide avec l'aboutissement de l'aventure proprement littéraire menée jusque-là : « Il y a quant à moi, la mort certaine d'un certain « romanesque » écrit. Le cinéma nous aura doublés ⁴⁷. »

Clairvoyant sur l'évolution du roman, Jasmin s'adresse à Rimbaud non seulement parce qu'il est le poète de la dérision de l'ordre bourgeois, mais aussi parce qu'il est l'initiateur d'une poésie virulente qui se veut aussi corrosive sur le plan de la littérature que sur celui de l'ordre social. Aussi Jasmin va-t-il essayer de retrouver et retrouve-t-il parfois l'accent sauvage et goguenard de Rimbaud. Il reprend le rythme des phrases brisées et heurtées de *Ethel* mais les veut enveloppées dans un flamboiement plus lyrique : « J'ai de nouveau mon rôle, en soutane de velours écarlate, j'agite clochettes et encensoir, et des hymnes tonnent au jubé, Claudel récite ton « bateau ivre ⁴⁸. »

Interrogations, exclamations, tournures elliptiques se succèdent à un rythme accéléré, dans des sursauts et des revirements qui secouent le lecteur. Par de multiples effusions, Jasmin cherche à parvenir à des effets comparables à ceux de Rimbaud. Mais la prose de Jasmin n'exprime pas plus que ce qu'elle dit. Hors du sens littéral, point de sens littéraire. Si la langue de Jasmin n'a que très rarement des qualités poétiques, elle a au moins toutes les caractéristiques du langage expressif. Parce que le langage expressif, très près de la langue parlée, possède de nombreux traits communs avec le langage poétique, Jasmin tente de passer de l'un à l'autre. Mais la parole de Jasmin est avant tout exubérance, libération, anticipation d'un véritable langage poétique. La sensibilité y affleure à chaque mot. Ce que veut sauver Jasmin, c'est la ferveur, les qualités de la jeunesse qu'il a su conserver :

« Ecrivez, jeunes gens, plus souvent que nous, mieux que nous, sans honte, ni bête fierté, sans concurrence stérilisante ⁴⁹. »

46. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud !*, p. 133.

47. Claude Jasmin, « La part de l'enseignement de la littérature dans l'acquisition d'une culture littéraire », *op. cit.*, p. 69.

48. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud !*, p. 31.

49. *Ibid.*, p. 96.

Son langage concret colle aux expériences vécues :

Dans mon épais manuel, la curaille soutient Monsieur Calvet l'ignare, et nous lisons, chapitre Verlaine : « un jeune fou dont il s'enticha, Arthur Rimbaud, acheva de le détraquer »⁵⁰.

Ou bien il s'appuie sur une réalité immédiate :

J'habite un pays où l'hiver dure la moitié de l'année et davantage. Encore, hier, rue Guy, aux pieds de la Côte-des-Neiges, j'ai ramassé un vétéran de 1914, rempli à ras bord. Il saignait sur une main et m'a parlé de « 14-18 » en râlant⁵¹.

Dans cet essai, Jasmin reste l'interlocuteur spontané qu'il a toujours été. Par cette manière drue et non ordonnée de s'exprimer, pleine de ratés et de rebondissements, il exploite le vocabulaire des émotions, issu des impressions et des sens. Il s'approvisionne dans le réel qu'il essaie de relier à la prose symbolique, impressionniste et caustique de Rimbaud. Mais quand Jasmin veut agrandir, poétiser, il ne convainc pas, restant à la surface des choses, projeté d'une émotion à une autre, alors que la poésie, voix intérieure, vit de profondeur :

Il est venu ici, en juillet 1967, jouant les Cartier, les Maisonneuve, les Champlain, les Frontenac, nous avons aimé son discours, il était français cuit à point. Du cœur et de l'esprit, du panache et du ventre, nous redevenions français comme nos ancêtres...⁵².

« Ti-cul don Quichotte » comme il se nomme lui-même, sa stylisation reste trop près du vécu pour être opérante. Dans le persiflage, l'invective, Jasmin est à son meilleur :

Pendant que nous asseyons nos augustes fessiers sur ces augustes bancs d'université — et que nous jouons les savants ethnologues de ce qui s'écrit — nous oublions un fait irréfutable. Misérables autruches que nous sommes ! L'influence des écrivains de la littérature sur notre société ? Elle s'exerce — et avec quelle terrifiante efficacité — par ce médium méprisé, honni, ignoré de nos fins lettrés : la télévision.

50. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud !*, p. 43.

51. *Ibid.*, p. 28.

52. *Ibid.*, p. 92.

[...] Par conséquent, il faut être fossilisé, avoir des goûts prononcés d'archéologue pour se pencher avec tant de souci sur notre production littéraire et chercher à y déceler quelque influence du, ou sur, le milieu.

[...] Monsieur Marcotte, pour que les romanciers « mangessent du curé », de façon plus abominable, il faudrait que ces derniers donnent à mordre. Et notre clergé est chétif, il n'a que la peau et les os, notre clergé⁵³.

Par son langage, Jasmin fait corps avec la classe populaire dont il a la façon de parler familière, réaliste, sarcastique ; Rimbaud devient donc le « patron », l'esprit est mal « décoconné », Ethel s'endormant « se met sur ses petites »... Et sans doute est-ce dans une large part pour cette saveur d'authenticité, pour ce charme de l'expression naturelle et directe que Jasmin est apprécié. Sa langue qu'il veut virulente et incisive soutient les attaques qu'il mène contre les institutions en place et les idées reçues, contre un milieu qu'il juge hostile. Ses boutades volontiers irrespectueuses submergent avec aisance les monuments du conservatisme. Par là il représente la classe populaire. À la limite, on peut dire qu'il participe par son langage à l'opposition des classes. Cavalier et railleur, il ne renouvelle pas le langage, mais fait entrer le langage de la collectivité dans les discussions d'intellectuels. D'ailleurs, il n'appartient pas à ce type d'expression d'être une source créatrice du langage, comme on voudrait souvent le croire. Sur ce plan-là, Miron et Ducharme font plus que Jacques Renaud et Michel Tremblay qui dressent plutôt des constats.

Dans l'essai où il instaure un dialogue avec Rimbaud et se place en situation culturelle, Jasmin reste en porte-à-faux, alors que dans le milieu culturel, son langage expressif a le mérite d'être en lui-même une contestation. Il dérange par sa seule présence. Exprimées dans ce langage dénué d'objectivité, proche parent du langage populaire, prompt à juger, à condamner, à valoriser, sa création et ses réflexions critiques existent surtout par une volonté outrancière, un défi. En ce sens, elles prennent valeur d'exemples. Plus que Blais ou que Ducharme, Jasmin appartient à la jeune génération d'adolescents et de romanciers. Génération de l'auteur de *La guerre, yes Sir!*, Roch Carrier, de l'auteur des *Voleurs*, Jacques Benoît, ou encore de Paul Villeneuve. Comme eux, plus difficilement que Carrier et Benoît, mais avant eux, Jasmin a incarné

53. Claude Jasmin, « Témoignages des romanciers canadiens-français », *op. cit.*, p. 194.

un vouloir vivre dur et généreux. Parfois irrationnel, ingénu, il illustre la poussée en avant de jeunes au sang vif et la propulsion d'un élan collectif qui ne peut avoir lieu que dans l'hésitation, les maladresses et l'enthousiasme. Rien ne s'est étioilé de son premier élan. Aujourd'hui, Jasmin connaît mieux son engagement indéfectible, le pouvoir de sa présence provocatrice. Il éprouve aussi une profonde inquiétude, mais l'expression est devenue sa règle : « Écrire nous fait rentrer dans une solitude d'épouvante et, du même coup, nous donne une solidarité à n'en plus finir ⁵⁴. »

Son langage utilisé avec efficacité pour ce qu'il est et non pour ce qu'il tente parfois d'être, peut aider à l'évolution d'une prise de conscience collective. N'est-ce pas là l'une des plus belles tâches à laquelle puisse contribuer un écrivain québécois ?

SUZANNE LAMY
CEGEP du Vieux-Montréal

Mars 1970

54. Claude Jasmin, *Rimbaud, mon beau salaud !*, p. 93.